

Vurm, Petr; Gaudin de Lagrange, Anne-Marie de

Anne Marie Gaudin de Lagrange (1902, Marseille, France – 1943, Sainte-Marie, Réunion)

In: Vurm, Petr. *Anthologie de la littérature francophone*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 104-105

ISBN 978-80-210-7091-2; ISBN 978-80-210-7094-3 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/131336>

Access Date: 19. 10. 2025

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Anne Marie GAUDIN DE LAGRANGE (1902, Marseille, France – 1943, Sainte-Marie, Réunion)

Anne-Marie Gaudin de Lagrange est née à Marseille, lors d'un séjour de ses parents en métropole. Elle passe ses trois premières années à Beaumont, dans les hauts de Sainte-Marie. Puis son père, qui s'occupe d'agriculture, s'installe aux Seychelles où l'adolescente grandit jusqu'à dix-neuf ans avant de revenir à la Réunion avec sa famille, puis de repartir pour la métropole. Elle obtient son baccalauréat et commence des études de droit, qu'elle abandonne. Sans soucis matériels, elle décide de se consacrer à l'écriture, encouragée par son grand-oncle Auguste de Villèle, lui-même auteur d'un recueil de poèmes, et par le poète mauricien Robert Edward Hart qui, dès 1934, publie ses premiers poèmes dans la revue *Essor*. Elle a dès lors une activité littéraire intense, sans doute pour oublier la perte d'un amour de jeunesse qu'elle confiera à ses lecteurs dans *Reflets d'âme*. Elle devient membre de l'Académie de la Réunion et de la société « Les amis des Poètes Réunionnais ». Son talent est d'autant plus remarqué qu'il est exceptionnel qu'une femme ait pu faire de belles études à l'époque de la colonie. Sa mort, en juin 1943, a prématûrement interrompu son œuvre.

Poèmes pour l'île Bourbon (1941)

Dans Poèmes pour l'île Bourbon, Anne-Marie Gaudin de Lagrange évoque les lieux de sa jeunesse, les amours de son adolescence, et ses rêves évanouis.

LA GRAND'CASE

La Grand'Case est très douce à ses hôtes ; elle est
douce à leur lassitude et douce à leur labeur ;
sur les cœurs inquiets, les fronts lourds de pensers,
elle pose ses mains d'Aïeule...

Elle verse en mon âme un baume ancien d'oraison et de poésie.

Si j'ai rêvé parfois de pays inconnus,
mon voyage s'achève en l'éternel retour

à mon nid de gazon caché dans le manguier ;
heureuse, je retrouve à l'aube,

le rayon couleur de miel sur le palmier, et, chaque soir,
heureuse, je m'endors aux flûtes des grillons.

Horizons bruisants d'inaudible clamour,
votre mystère insidieux me frôle en vain...

Je fleuris ce matin comme hier et toujours les portraits des aïeux...
Pensivement leurs yeux

me font me souvenir d'immuables demeures...

À l'heure de la sieste, ou le soir sous la lampe,

j'aime à refeuilleter leurs livres fatigués
qu'on vendit à Paris, Rue Neuve Notre-Dame
avec approbation, privilège du Roi...

Leur Bible de Saci dont les siècles patinent

les ors, et l'édition dernière en trois volumes,
Mil sept cent quatre-vingt-neuf, chez Didot l'Aîné-
de l'Œuvre de Racine.

Mais, lorsque sur la nuit je ferme les fenêtres,
je m'attarde souvent, car je vois aux étoiles
passer au large de l'Océan d'ombre bleue,

fanaux éteints, gonflant sous l'alizé sa voile,
le vaisseau flibustier qui rôde autour de l'île,
ou le brick du Corsaire, au Port-Louis attendu...